

est cependant une chose que je voudrais bien savoir tout de suite.

— Quoi ?

— L'heure de la fermeture du magasin et du départ de l'apprentie.

— Nous n'avons qu'à attendre avec patience et nous serons fixés.

— Cela nécessiterait une faction très longue, très ennuyeuse, et passablement compromettante.

— Je sais, dit Pascal, que Renéo quitte le magasin après le repas du soir pour rentrer chez elle à neuf heures.

Léopold tira sa montre.

— Il est cinq heures, fit-il...je n'ai plus besoin de toi...Rejoins la voiture, va-t'en où bon te ressemblera, et laisse-mo-faire...

— Quand te reverrai-je ?

— Aussitôt que j'aurai quelque chose à t'apprendre ou à toi demander.

— Et, d'ici là, je puis dormir tranquille ?

— Parfaitement !

— Ah ! voici Renéo qui revient...

— Laisse-la rentrer et file...

— A bientôt !

— C'est convenu...Va-t'en, tu me gêne.

Pascal serra la main de son complice et s'éloigna. Trois ou quatre minutes après le retour de Renéo, Zénaïde revint à son tour.

— Si les employés s'en vont à neuf heures, après avoir pris leur repas, se dit l'ex-réclusionnaire, c'est que le magasin doit fermer vers huit heures...J'ai beaucoup plus de temps qu'il ne m'en faut pour aller dîner.

Non loin de la boutique de madame Laurier se trouvait un petit café restaurant. Léopold en franchit le seuil, s'installa à une table près du comptoir et, n'ayant pas encore grand appétit, demanda un verre d'absinthe et un journal ; puis, tout en dégustant à petites gorgées le breuvage aux reflets d'opale tant exalté par les uns, tant calomnié par les autres, il fit semblant de lire, mais en réalité il s'abandonna à ses réflexions.

Une demi-heure à peu près s'écoula et le porte du café-restaurant s'ouvrit pour laisser entrer Zénaïde, le trottin du magasin de dentelles.

Ce gavroche femelle s'approcha du comptoir en sautillant selon son habitude, et dit à la maîtresse de l'établissement, d'un ton de familiarité dénotant des relations habituelles :

— Bonsoir, m'ame Hurtin...Ça va bien, m'ame Hurtin ?...

— Merci, ma petite, pas trop mal...Est-ce que ta patronne a besoin de ma cuisine aujourd'hui ?

— Oui, m'ame Hurtin... Françoise, la gâte-sauce de madame, a demandé la permission de dix heures...Il faut que vous ayez la complaisance de nous expédier à dîner pour trois personnes...et tâchez que les portions soient grosses, s'il vous plaît, et qu'il y ait un plat sucré...des beignets soufflés, par exemple... Oh ! les beignets soufflés, j'en raffole ! ! Ça nous changera un peu des « ratas » de cette empoisonneuse de Françoise qui ne sale ni ne poivre jamais rien...

— Paraîtrait que tu aimes la cuisine relevée, toi...fit madame Hurtin en riant.

— Si je l'aime ? Ah ! je crois bien ! !... J'ai une cousine qui a mangé une fois des écrevices à la bordelaise...Il paraît que c'est si poivré qu'on s'en lèche les doigts jusqu'aux coudes ! ! Si

tout le monde avait mon goût, il n'y aurait jamais assez de poivre dans les ragôts ni de sucre dans les gâteaux...

— Gourmande ! !

— Tiens, donc, j'aime ça qui est bon, moi, et ça n'est pas bête...Ce n'est pas comme notre nouvelle demoiselle, une espèce de pintado qui ne boit que de l'eau rougie et qui mangerait n'importe quoi sans savoir si c'est bon ou si c'est mauvais...Ça me fait suer ! !

— Pour quelle heure le dîner ?

— Comme d'habitude...Nous fermons à huit heures moins un quart...Envoyez à huit heures...

— On sera exacte...Ta patronne n'a pas donné son menu...

— Non...Elle a dit que vous fassiez comme pour vous...

Donc, par amour-propre, m'ame Hurtin, vous devez soigner ça et ne point oublier les beignets soufflés...

— Suffit...

— Ils sont meilleurs, vous savez, les beignets soufflés, quand on met un petit verre de cognac dans la pâte en la délayant...

— Comment, Zénaïde, tu as des recettes ?

— Tout de même, m'ame Hurtin...Quand je serai riche, c'est moi qui me payerai des petits plats un peu raffinés ! !...Je vous en fiche mon billet !

— Tu seras donc riche ?

— Tiens ! pourquoi pas !

— Et c'est dans la dentelle que tu feras fortune ?

— Là où ailleurs...on verra plus tard...Bonsoir, m'ame Hurtin.

— Bonsoir, gamine...

Zénaïde partit au galop. Léopold Lantier n'avait pas perdu un seul mot du dialogue qui précède.

— Décidément, j'ai de la chance ! ! se dit-il. C'est une vraie veine d'être entré ici...ça m'évitera une faction de plus d'une heure, et j'ai fait la connaissance de mademoiselle Zénaïde, comme l'appelle m'ame Hurtin...Bavarde, gourmande, mauvaise langue, et détestant la nouvelle demoiselle... Tout est pour le mieux ! Partie d'honneur elle est complète, cette petite...Elle promet... et elle tiendra...

L'ex-réclusionnaire ajouta tout haut, en s'adressant à la dame de comptoir :

— Vraiment drôle, la gamine qui sort d'ici. C'est un type...

— Oui, monsieur, elle est drôle...répondit madame Hurtin en hochant la tête. Elle l'est même un peu trop pour son âge... C'est une enfant mal élevée qui pourrait bien donner à gauche d'un moment à l'autre...

— Elle est apprentie ?

— Dans une maison respectable, oui monsieur. — La mère, une pauvre brave femme du faubourg Saint-Antoine, est restée veuve avec quatre moutards sur les bras, et vous comprenez qu'elle n'a pas le temps de veiller sur l'aînée...Heureusement encore que Zénaïde est tombée chez une honorable commerçante, ma voisine, où elle ne reçoit que de bons conseils, mais j'ai grand-peur que madame Laurier ne vienne pas à bout d'en faire une honnête fille. Ah ! la galopine est hypocrite ! Devant sa patronne elle file doux, mais sitôt qu'elle a les talons tournés et que madame Laurier ne peut plus l'entendre, elle est comme vous l'avez vue...et encore avec moi elle se tient...

— Quelle âge a-t-elle ?

— Pas encore quinze ans... et des coquetteries comme une grande fille...et une langue ! On rit de ce qu'elle dit, mais au fond, en y réfléchissant, ça fait de la peine... Ces gamines-là, voyez-vous, monsieur, c'est de la graine de cocottes...